

## L'image de l'autre : Européens et Amérindiens

John A. Dickinson

Volume 39, Number 2, Fall 1985

Histoire de la famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304353ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304353ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this note

Dickinson, J. A. (1985). L'image de l'autre : Européens et Amérindiens. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39(2), 263–270.  
<https://doi.org/10.7202/304353ar>

## L'IMAGE DE L'AUTRE: EUROPÉENS ET AMÉRINDIENS

JOHN A. DICKINSON  
*Département d'histoire  
Université de Montréal*

*Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage.*

(Michel de Montaigne)

Il est assez étonnant qu'apparaissent à trois mois d'intervalle, deux études sur l'image de l'Amérindien. La première du spécialiste en histoire de l'art François-Marc Gagnon privilégie la vision de Champlain pour expliquer l'origine de nos stéréotypes sur les «Sauvages»<sup>1</sup>; la seconde est la publication de la thèse d'Olive Patricia Dickason sur l'image de l'Amérindien et la colonisation française<sup>2</sup>. En plus d'un thème commun, ces deux ouvrages ont recours à une documentation iconographique abondante, ce qui est, avouons-le, malheureusement trop rare dans les ouvrages scientifiques consacrés à la Nouvelle-France.

François-Marc Gagnon, scandalisé par la persistance du stéréotype ancien et simpliste du «maudit sauvage», tente dans son livre de «le saisir à sa source pour en comprendre au moins l'origine» (p. 15). Pour ce faire il fonde son exposé essentiellement sur les écrits et les dessins d'un observateur «moyen» de l'époque, Samuel de Champlain, qu'il complète avec quelques références tirées des écrits de récollets et jésuites ayant oeuvré dans les missions canadiennes.

Le livre se divise en trois parties. La première intitulée «Monstres ou sauvages» porte essentiellement sur l'apparence physique des Amérindiens et nous fait part de la surprise de Champlain de trouver des gens «bien proportionnez de leurs corps, sans aucune difformité» plutôt que l'humanité monstrueuse auquel l'avaient prédisposé les Anciens. Champlain est naïf certes, comme l'illustre sa croyance dans le Gougou, mais il ne l'est pas plus que Lescarbot ou Sagard qui rapportent des histoires de pygmées et de blemyes. Si les hommes ne sont pas des monstres, ils sont néanmoins des «sauvages» parce qu'ils vont nus, sont sales, se peignent le visage et n'ont pas de religion.

Le second volet de ce triptyque intitulé «Vivre en sauvage» s'attache à décrire les moeurs des autochtones. Gagnon consacre un cha-

---

<sup>1</sup> François-Marc Gagnon, *Ces hommes dits sauvages. L'histoire fascinante d'un préjugé qui remonte aux premiers découvreurs du Canada* (Montréal, Libre Expression, 1984), 191 p.

<sup>2</sup> Olive Patricia Dickason, *The Myth of the Savage and the Beginnings of French Colonialism in the Americas* (Edmonton, University of Alberta Press, 1984), xviii-372 p.

pitre aux considérations de Champlain sur la manière de faire la guerre et la chasse. Il s'agit d'un long commentaire sur les gravures et textes bien connus décrivant les affrontements entre Champlain et les Iroquois et les Pokanokets. Suit le relevé des commentaires de Champlain sur les «superstitions» et surtout celles entourant la maladie et la mort. Cette partie se termine par un chapitre sur l'art des Amérindiens. Comme Champlain ne s'est pas préoccupé de la vie artistique des gens qu'il a rencontrés l'auteur se contente de relever quelques exemples disparates d'art amérindien au risque de commettre quelques anachronismes. Quoi qu'il en soit, on voit mal le rapport avec l'idée que Champlain se faisait des «sauvages».

La dernière partie du volume intitulée «Plusieurs manières d'être sauvage» regroupe des chapitres sur les différences que Champlain percevait entre nomades et sédentaires, une analyse des cartes de sites précis en Amérique du nord, une présentation du dimorphisme sexuel, et un long chapitre analysant les dessins qui accompagnent le *Brief discours*. Cette partie manque l'unité des deux autres et laisse soupçonner que l'objet de l'étude est bien plus Champlain et son oeuvre que les Amérindiens.

La thèse d'Olive Dickason, soutenue à l'Université d'Ottawa en 1977, est également divisée en trois parties et est consacrée au même thème, mais avec une approche beaucoup plus globale. Dans un premier temps, Dickason analyse l'image que l'Europe avait de l'Amérique et de ses habitants. Son recours à une pléiade d'auteurs de la Renaissance et aux Anciens dont les préconceptions avaient tant influencé les explorateurs lui permet de brosser un tableau de tous les thèmes majeurs abordés dans la littérature de voyage au 16<sup>e</sup> et au début du 17<sup>e</sup> siècle. Qui étaient ces hommes? d'où venaient-ils? étaient-ils susceptibles d'être évangélisés? Voilà les principales questions que se posaient les navigateurs et savants européens. A la fin du 16<sup>e</sup> siècle on avait trouvé la réponse: ils étaient des «sauvages» n'ayant ni foi ni loi ce qui justifiait l'expropriation de leurs terres.

L'auteure passe ensuite à une description succincte des principales tribus habitant le Canada au moment des débuts de la colonisation française. Elle néglige cependant les sources archéologiques au profit d'études et de sources d'origine européenne. Ainsi l'image des tribus est statique et le texte ne traduit pas l'évolution considérable subie par ces peuples pendant la période étudiée. Dans les quatre prochains chapitres elle aborde une histoire chronologique des «vaines tentatives» d'établissement au Canada, au Brésil, et en Floride<sup>3</sup>. Cette partie

<sup>3</sup> Les chapitres 6 à 8 (pp. 123 à 202) constituent un récit compétent mais traditionnel des activités françaises au 16<sup>e</sup> siècle. Ils n'ajoutent rien de neuf au traitement classique de cette période par Marcel Trudel dans le premier volume de son *Histoire de la Nouvelle-France*.

s'achève sur une analyse des Amérindiens envoyés en Europe par les colonisateurs français.

La dernière partie décrit l'impact des marchands de fourrures et des missionnaires sur les Amérindiens du nord-est. Dans le premier chapitre l'absence d'une chronologie rigoureuse nuit à la présentation qui ne dépasse que rarement les généralisations vagues. Par exemple, l'affirmation que «early colonists often displayed a preference for trading to the hard work of farming» (p. 243) mériterait un développement plus considérable. Quoiqu'il en soit, pour cette historienne qui s'intéresse d'avantage aux idéologies, ce sont les missionnaires qui importent le plus. Ce sont les religieux qui s'attaquent aux fondements mêmes de l'existence amérindienne et leurs tentatives de transformer les autochtones en citoyens modèles sont analysées en détail.

Malgré l'intérêt du sujet, on ne peut pas dire que ces deux études constituent des nouveautés. Des thèses américaines ont déjà fait le tour de cette question<sup>4</sup>, et celle de Donald Smith<sup>5</sup> a déjà fourni un historique détaillé de l'évolution du concept de «sauvage» dans le milieu québécois. Leur originalité repose plutôt sur l'usage considérable de documents iconographiques et, dans le cas de Dickason, sur l'importance accordé aux impressions de Français<sup>6</sup>. Les deux ouvrages contribuent donc à élargir nos connaissances; dans un cas l'apport est considérable, dans l'autre les défauts masquent souvent les quelques éléments valables.

Il serait utile que les francophones puissent bénéficier d'un ouvrage cohérent et complet qui analyse le problème de l'image de l'Amérindien chez les premiers occupants français du territoire. Le livre de François-Marc Gagnon ne répond malheureusement pas à cette attente. C'est un ouvrage qui part du mauvais pied, est parfois confus, répétitif et carrément ennuyant.

Gagnon veut tenter de comprendre sinon d'effacer un stéréotype qui persiste depuis trop longtemps. Toutefois, son stéréotype de «sauvage sanguinaire» sorti tout droit des Westerns de série B des années 1950, correspond-il vraiment au stéréotype québécois nourri par des manuels scolaires montrant les martyrs jésuites, Madeleine de Verchères et le «massacre» de Lachine? Au Québec avons-nous affaire à l'Amérindien qui attaque les diligences ou à celui qui se cache derrière un arbre pour tuer un colon canadien? La thèse de Smith et le livre de

<sup>4</sup> On pense notamment à celle de Francis Jennings, *The Invasion of America. Indians, Colonialism and the Cant of Conquest* (New York, Norton, 1975), et de Robert F. Berkhofer Jr., *The White Man's Indian. Images of the American Indian from Columbus to the Present* (New York, Alfred A. Knopf, 1978).

<sup>5</sup> Donald B. Smith, *Le «Sauvage» pendant la période héroïque de la Nouvelle-France (1534-1663) d'après les historiens canadiens-français des XIXe et XXe siècles* (Montréal, Hurtubise HMH, 1974).

<sup>6</sup> Les Américains connaissent assez mal les sources françaises de cette période.

Sylvie Vincent et Bernard Arcand<sup>7</sup> fournissent les éléments d'explication nécessaires pour comprendre la persistance de stéréotypes négatifs; Gagnon ne nous apprend rien à ce sujet.

Il est vrai que ces ouvrages ne remontent pas à l'origine du stéréotype, mais peut-on prétendre que Champlain et ses contemporains en sont les premiers responsables? L'Amérique faisait l'objet de publications depuis plus d'un siècle lorsque Champlain est arrivé de ce côté de l'Atlantique pour la première fois. Ses devanciers, et ils furent légion, n'ont-ils pas contribué bien plus que Champlain à créer l'image du «sauvage» que Champlain a tout simplement conservée. Dans une recherche sur l'origine d'un concept, pourquoi privilégier un auteur plus que l'autre. Le postulat de Gagnon, à savoir que Champlain représente l'homme moyen de son époque, n'est guère convaincant et son affirmation que tous vantent son habileté dans les rapports avec les autochtones<sup>8</sup> surprend. L'illustration des oeuvres de Champlain constitue l'unique et sans doute la véritable justification de ce choix.

L'illustration d'oeuvres du 17<sup>e</sup> siècle pose cependant des problèmes d'ordre méthodologique très sérieux car tous les dessins et croquis devaient être préalablement gravés avant l'impression. L'auteur reconnaît ce problème et affirme qu'«il est difficile de mesurer le degré d'interprétation introduit par les graveurs parisiens dans la transposition sur cuivre des dessins originaux de Champlain, tous perdus sauf les illustrations de son *Brief discours*» (p. 17). Comment tirer des conclusions sur la valeur ethnographique d'un document qui n'existe pas car on ne saura sans doute jamais si les illustrations imprimées sont inspirées d'un croquis de Champlain<sup>9</sup> ou simplement par la description textuelle? Les graveurs de Champlain demeurent des inconnus et il semble dangereux de conclure comme le fait Gagnon que ni Champlain «ni ses graveurs n'eurent de programme iconographique bien précis». Surtout lorsqu'en expliquant des incongruités dans l'illustration de la bataille de 1609 au Lac Champlain l'auteur affirme «L'attraction d'un modèle comme de Bry devait être très forte pour que ces bévues n'aient pas été perçues comme telles par Champlain ou son graveur» (p. 59). Si Champlain ne percevait pas les bévues dans ce cas-ci, quelle autorité ethnographique devrait-on attribuer aux autres illustrations? Encore faut-il avoir une bonne connaissance de la réalité historique pour interpréter des illustrations. A la page 129, l'auteur affirme que l'iconographie

<sup>7</sup> Sylvie Vincent et Bernard Arcand, *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec ou comment les Québécois ne sont pas des sauvages* (Montréal, Hurtubise HMH, 1979).

<sup>8</sup> Il n'a certainement pas lu l'article de Bruce Trigger, «Champlain Judged by his Indian Policy: A Different View of Canadian History», *Anthropologica*, 13,1-2 (1971): 85-114.

<sup>9</sup> C'est ce qu'affirme Gagnon à la page 16, mais sans les croquis il est impossible de savoir vraiment comment Champlain «voyait» les Amérindiens. L'analyse des gravures constitue une étude du travail des graveurs bien plus que de la représentation des choses et des personnes par Champlain.

indienne dans la carte du «Sault-Saint-Louis» est réduite à un chasseur armé d'un fusil et deux autres armés d'arcs. Or, il serait très surprenant que celui ayant un fusil soit un Amérindien puisque les Français n'échangeaient pas encore des armes à feu avec les autochtones. La valeur ethnographique de telles illustrations est très discutable.

L'existence de dessins datant du début du 17<sup>e</sup> siècle ne résout pas tous les problèmes. Les illustrations qui accompagnent les trois versions manuscrites du *Brief discours* datent de cette époque, mais de l'aveu même de l'auteur les originaux sont perdus «et les historiens ne connaissent que des copies». Gagnon ne s'inquiète pas de ce problème et affirme péremptoirement que la disparition «est le sort de tous les écrits qui sont restés sous forme manuscrite» (p. 144)! Sans connaître le copiste comment affirmer que ces dessins représentent fidèlement la vision de Champlain? D'autant plus qu'il existe des variantes dans les trois copies. Par exemple, la vue de la Guadeloupe conservée à Providence comporte un personnage qui grimpe à un palmier au premier plan; ce personnage est absent de l'illustration qui accompagne l'édition de Laverdière<sup>10</sup>.

La discussion des illustrations du *Brief discours* pose d'autres problèmes en plus de la paternité des croquis. Les personnages illustrés sur les cartes sont tellement petits et mal dessinés<sup>11</sup> qu'on ne peut pas vraiment en tirer des renseignements ethnographiques. Les personnages dans les derniers tableaux ont plus d'intérêt, mais il est quand même curieux que deux «Indiens» barbus dans le tableau à la page 163 passent sans commentaire. Lorsqu'on fait l'analyse d'un ensemble iconographique on se doit d'être exhaustif et pourtant trois planches<sup>12</sup> ne font pas l'objet de commentaires. Reste la question de l'importance de ces illustrations pour comprendre l'origine d'un stéréotype québécois que l'auteur n'aborde pas.

Il est naturel qu'un historien de l'art s'intéresse aux manifestations artistiques des cultures autochtones. L'oeuvre de Champlain n'est, cependant, pas le meilleur médium pour aborder cette question. Les références à la vie artistique sont limitées et l'iconographie n'ajoute rien de très valable. L'auteur critique les jésuites de ne voir dans les peintures huronnes que des «marmousets», mais il faut admettre qu'il est bien difficile de porter un jugement sur la valeur esthétique d'un

<sup>10</sup> C.-H. Laverdière éd., *Oeuvres de Champlain* (Québec, Geo.-E. Desbarats, 1870), Volume I, Planche VIII.

<sup>11</sup> La reproduction des images dans le livre de Gagnon ne contribue pas à rendre les choses plus claires. J'ai eu recours systématiquement à l'édition de Laverdière pour tenter de mieux voir les éléments jugés dignes d'intérêt. Dans un livre où l'iconographie prend une place importante il est inexcusable de trouver des images embrouillées et de dimensions si réduites qu'il faut avoir recours à une loupe.

<sup>12</sup> Les planches XVII (Porto plate), XVIII (Le port mansenille) et XXIII (montaignes où il y a mines de cuivre) comportent toutes des personnages.

tableau qu'on n'a jamais vu. Les jésuites avaient peut-être raison. Quoi qu'il en soit, il existe beaucoup d'exemples d'art iroquoien datant de l'époque de Champlain. Les sites archéologiques prospectés depuis le début de ce siècle nous ont livré un ensemble d'artéfacts digne d'intérêt<sup>13</sup>. Plutôt que de recourir aux jésuites, ou à Sagard pourquoi ne pas aller directement aux objets amérindiens connus?

Les longueurs<sup>14</sup> et les répétitions dans le texte agaçent toujours le lecteur<sup>15</sup>, mais, dans un ouvrage illustré, les répétitions iconographiques surprennent. C'est, cependant, ce que nous réserve ce volume. En effet, le même guerrier outaouais figure aux pages 39, 43 et 134; les figures de l'encadré de la carte de 1612 sont reproduites en tout ou individuellement aux pages 8, 34, 38 et 103. Cinq autres illustrations reviennent au moins deux fois. Qui plus est, l'auteur souligne que le modèle du couple montagnais (pages 8, 34 et 103) est identique au modèle du couple népissingue (39 et 132) à la seule différence que les images sont inversées et que quelques détails ont changé. Comment prétendre que ces gravures ont une valeur ethnographique lorsque le même dessin sert à illustrer deux tribus différentes? Il est également curieux de noter qu'après avoir signalé que les Amérindiens étaient imberbes (28-32), l'auteur ne relève pas le fait que le guerrier almouchiquois illustré aux pages 8, 38 et 103 porte la barbe. Ces constatations mettent sérieusement en doute la valeur de l'ouvrage de Gagnon.

L'auteur avait sans doute les moyens de réaliser une étude sérieuse et utile sur l'iconographie des oeuvres de Champlain sans s'embarrasser d'une problématique artificielle. C'est regrettable qu'il ne l'ait pas réalisée.

Contrairement au livre de Gagnon, la thèse de Dickason nous permet de saisir l'origine du stéréotype du «sauvage» qui domine la littérature européenne à l'époque des grandes découvertes. Elle retrace avec une grande sensibilité les préconceptions des Anciens qui déterminèrent l'attitude des premiers explorateurs. Ensuite elle démontre l'évolution

<sup>13</sup> On peut trouver des exemples de pipes, de breloques, de poterie et même de peintures rupestres dans les publications de J. V. Wright, *La préhistoire de l'Ontario* (Montréal, Fides, 1981) et *La préhistoire du Québec* (Montréal, Fides, 1980).

<sup>14</sup> Partout les citations sont inutilement longues. Dans certains cas l'auteur se complique trop la vie. Par exemple, faut-il chercher dans les traités italiens d'architecture militaire de la Renaissance l'inspiration de l'illustration du village fortifié iroquois attaqué en 1615 (pages 106 à 112 et illustré à la page 63). Les connaissances de Champlain et notamment le plan de Brouage suffisent sans doute à expliquer cette particularité. Quoi qu'il en soit, sept pages pour mettre en cause la valeur ethnographique d'une illustration sont nettement superflues.

<sup>15</sup> Par exemple, à la page 73, Gagnon cite deux extraits de Champlain, l'un tiré du récit de 1603, l'autre de 1612, qui sont identiques à quelques mots près; ou encore à la page 148 il répète l'affirmation de la page 142 à savoir que la place de Champlain à bord d'une flotte espagnole était délicate lorsque celle-ci interceptait des navires français. Il est encore plus surprenant dans un ouvrage «scientifique» de voir un passage de Champlain (reproduit à la page 88) et copié par Sagard (reproduit à la page 89) être inclus dans le texte sans commentaire critique.

dans le concept de sauvage qui répondait aux besoins impérialistes des puissances coloniales. L'idéologie ainsi élaborée permet aux Européens, et notamment aux Français, de rationaliser leur conquête d'autres civilisations et aide à comprendre les politiques adoptées. Cette étude de l'histoire intellectuelle de la Renaissance est enrichie par une abondante iconographie, toujours pertinente, qui contribue à transmettre l'image mentale que les Européens se faisaient de ce «nouveau» monde et de ses habitants. Le résultat est un très beau livre.

Malgré la qualité de son exposé, plusieurs questions importantes ne trouvent pas de réponse. Par exemple, pourquoi des générations successives d'auteurs ont-elles senti le même besoin de prouver que les Amérindiens n'étaient ni velus ni monstrueux? S'il est vrai que l'Europe ne fit aucun effort pour systématiser ses connaissances sur l'Amérique à cette époque, la tenacité de la mythologie populaire concernant l'homme sylvestre n'explique pas entièrement cette caractéristique. Après tout, les auteurs et éditeurs des récits de voyage, tout comme les lecteurs, n'étaient guère issus des milieux populaires. La persistance de cet émerveillement indique plutôt la place marginale qu'occupait l'Amérique à cette époque. Malgré les nombreuses publications au 16<sup>e</sup> siècle, les auteurs redécouvrent constamment l'Amérique lorsqu'ils ne copient pas tout simplement leurs devanciers. A travers deux siècles, les préoccupations des auteurs européens et leurs constatations ne varient guère. Voilà un problème qui mériterait un traitement plus considérable.

L'imprimé n'était pas le seul moyen pour les Européens de connaître les Amérindiens. Dickason soutient que l'Europe et non l'Amérique était le lieu de rencontre pour la majorité des hommes de la Renaissance. Cette affirmation surprend au premier abord, mais l'auteur réussit à nous convaincre de la justesse de cette remarque en décrivant les nombreux cas d'Amérindiens emmenés en Europe. L'auteure embarque sur un terrain beaucoup moins sûr cependant lorsqu'elle tente de décrire l'Europe à travers le regard d'Amérindiens (pages 225-229).

Dickason souligne avec justesse l'importance de la religion dans l'élaboration de l'idéologie européenne, mais faut-il voir dans les premiers missionnaires les fers de lance de l'impérialisme français? Elle soutient que le gouvernement était convaincu dès 1632, de la nécessité de convertir les Amérindiens pour implanter une colonie dans la vallée laurentienne (p. 251). Toutefois, on peut se demander si cet «assaut massif» (p. 269) sur les cultures amérindiennes était dû surtout à l'intervention de l'État ou tout simplement à la ferveur religieuse issue de la Contre-Réforme catholique?

Pour les Européens il importait peu que les cultures autochtones aient subi ou non une évolution. Plusieurs écrivains cherchaient dans les moeurs des Amérindiens des indices sur le comportement des popu-



lations bibliques et on prenait pour acquit que ces hommes existaient dans un état de pré-civilisation. Dickason reconnaît que les Amérindiens avaient évolué considérablement, mais dans sa discussion des tribus du Canada elle ne tient pas suffisamment compte des changements opérés dans les sociétés de la vallée du Saint-Laurent au 16e et au début du 17e siècle. L'importance des rites funéraires et l'usage du wampum apparaissent maintenant aux archéologues comme des manifestations culturelles issues de la période historique. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'arrivée des Européens a entraîné une multitude d'adaptations.

L'histoire des Amérindiens connaît une vogue certaine aux États-Unis et au Canada anglophone. Malgré les efforts louables de la revue *Recherches Amérindiennes au Québec*<sup>16</sup>, le Québec demeure un peu en marge de ce courant. Si les «professionnels» de l'histoire sont généralement bilingues et n'en souffrent pas trop, il en est autrement des étudiants qui ont beaucoup de mal à trouver des études convenables en français. Il est regrettable que cette situation persiste, mais à en juger par les livres recensés ici, le Québec a encore un retard sérieux à combler.

---

<sup>16</sup> Cette revue consacre environ le tiers de ses pages à des articles à caractère historique (passant de la période paléoindienne à la période contemporaine); la sociologie, la linguistique et l'actualité dominent les deux autres tiers.